

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 9 (1871)  
**Heft:** 1

**Artikel:** [Poème]  
**Autor:** Cressonnière, L. de la  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-181243>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 26.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

religion qui y est actuellement établie, on n'y introduise aucune nouveauté. Ces terres sont remises au duc dans l'état actuel, dans leur valeur et leurs rentes. Tous achats, ventes et contrats passés pendant la régence des seigneurs de Berne, subsisteront en leur force et vigueur. Les seigneurs de Berne gardent en toute propriété le Pays de Vaud, la seigneurie et baillage de Nyon, de même que Vevey, la Tour-de-Peilz, Villeneuve et autres places, situées delà le lac, qui dépendaient autrefois du Chablais. Lesquels pays les Bernois garderont et posséderont eux et leurs successeurs à perpétuité, pour en disposer et jouir comme les autres pays, sans qu'à l'avenir le duc de Savoie, ni ses héritiers quelconques ou qui que ce soit de leur part y pût jamais rien prétendre, ni les molester ou troubler en aucune manière que ce soit.

» Les rentes des églises, cloîtres ou fondations, resteront dans chaque district, sans avoir égard que de telles rentes d'une seigneurie serviraient aux fondations situées dans une autre. Par ce moyen chaque partie demeure irrécherchable de l'autre.

» ART. 8. Nous, les médiateurs, avons déclaré, ainsi que par précédente déclaration, aux personnes particulières, gentilshommes, paysans, villes, villages et communautés quant à leurs biens particuliers, propriétés, fiefs, pâquiers, pâturages, bois, champs, bons us et coutumes et droits présentement en cours et en usage ne sera rien ôté ni dérogé par cet arbitrage.

» Les péages dans les pays réciproques sont conservés.

» Le duc renonce à toutes prétentions de fiefs sur le comté de Gruyères, Oron et autres seigneuries.

» *Aucune des parties ne devra aliéner par vente, échange ou de quelque autre manière, les villes, forteresses, pays et gens à un autre prince, seigneur, ville et commune quelconque, afin qu'une des parties préserve l'autre de tout voisinage étranger, importun et onéreux et que chacune d'elle en soit et demeure préservée. Elle ne pourra édifier aucune forteresse à une lieue près les unes des autres.*

» Le milieu du lac est la véritable limite entre les deux pays. »

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs et aux nombreux amis de M. de la Cressonière, des vers inédits de cet homme de cœur, qui se trouve en ce moment dans les rangs des courageux défenseurs de Paris. Ces vers, composés à l'occasion de la dernière réunion de la Société vaudoise des beaux-arts, à Vevey, en juin 1870, sont aujourd'hui frappants d'actualité ; on dirait vraiment que les événements actuels les ont inspirés.

Quand l'esprit veut sonder dans le lointain des âges,  
Pour chercher les débris échappés aux naufrages  
Des peuples du passé,  
Où trouve-t-il encor dans la nuit de l'histoire  
Une épave oubliée et gardant la mémoire  
D'un empire effacé ?

On peut le demander à cette Egypte antique,  
A Palmyre, à Balbec, à <sup>à</sup>toi-même Amérique  
Vieux monde cru nouveau ;  
A la Grèce, à Ninive, à l'Assyrie entière !  
Qui nous les révéla sous l'épaisse poussière  
Recouvrant leur tombeau ?

C'est l'œuvre de l'artiste, et sa puissante empreinte  
A de la faûx du temps su repousser l'atteinte  
Et détourner le coup ;  
Les siècles ont gardé la marque du génie,  
Et quand tout s'écroulait, la tâche étant finie,  
Lui seul restait debout !

Sur le front de l'artiste un rayon étincelle,  
C'est du foyer divin qu'il reçoit la parcelle  
Qui le rend créateur ;  
Il fait tout avec rien, tirant tout de lui-même,  
Et du beau, sur la terre, il résout le problème ;  
C'est un révélateur !

On ose nous vanter les gloires militaires !  
Dans les champs dévastés, les guérets solitaires  
Battus par l'ouragan,  
Et sur le sol foulé du choc de la bataille,  
Des ossements noircis, des débris de mitraille,  
En voilà le bilan !

Il n'en est pas ainsi des travaux de l'artiste !  
Chaque pierre exhumée augmente notre liste  
Des œuvres du passé. [féconde,  
Dans les champs des beaux-arts la poussière est  
Et partout où les vents la sèment sur le monde,  
Le bon grain a poussé.

Si la guerre éblouit par son éclat farouche,  
Le travail de l'artiste est la pierre de touche  
Des grandeurs de l'esprit ;  
Tout peuple a triomphé dans la lutte guerrière ;  
Seuls, les civilisés ont suivi la bannière  
Où l'art était inscrit.

Pour nous, laissons le Glaive à la seule défense,  
Consacrons les efforts de notre intelligence  
Au culte des beaux-arts ;  
Des soldats de l'esprit qu'une nombreuse armée,  
De l'ardeur pour le beau constamment animée,  
Lève ses étendards.

Et vous, qui m'écoutez, devenez des apôtres,  
Prêchez autour de vous, encouragez les autres,  
Montrez leur le chemin.  
De la matière l'homme esclave sur la terre  
Peut éclairer pourtant d'un divin caractère  
Les œuvres de sa main.

En avant ! illustrons le sol de la patrie !  
Athène à Chéronnée a vu tomber flétrie  
Sa gloire de soldat ;  
Mais son nom par les arts brille encor sans nuage,  
Et cette gloire-là ne subit pas l'outrage  
Des hazards du combat.

Pays d'un peuple libre, ô Suisse bien-aimée,  
Ne laisse pas mourir l'étincelle allumée  
A ce divin flambeau !

Ajoute les beaux-arts à ta riche couronne,  
Rien ne te manquera de la splendeur que donne  
Le sentiment du beau.

D'Athènes tu pourrais recueillir l'héritage !  
Ton peuple est libre aussi, ton sol a l'apanage  
De la fertilité ;  
Tu dois donner du lustre au nom de république,  
Prouver que sous son règne, on peut mettre en pratique  
Beaux-arts et liberté.

29 juin 1870.

L. DE LA CRESSONNIÈRE.

**Le siège de Paris.**

*Causerie entre deux Palindzards à l'auberge de la Croix-Blanche.*

— Et bin, Pierro, tè que te vin de per lé davau, quin bon novi ? Tè on verro.

— N'est pas dè refus pè cllia cramine... quin bon novi ?

— Ma fâi, por dâi novi lâi ein a prâu dein lè papâi, mâ on ne lâi vâi gotta : Gueliaumo et son Bon-Dieu diant nâi, lè Français dian bllan : on n'est pas fotu dè cein dèmâclia. Ein atteindeint, medzan dau rat pè Paris, que dit lo *Nouvelliste*.

— Kâise-tè ! dau rat ?

— Diabe la meinta, quand tè dio que l'é liaisu su lo *Nouvelliste* ; mimameint que l'ein fan dâi frecessons que san diâstrameint bon, se bon qu'on sè lètze lè pottè, que diant lè papâi. N'è pas l'embarras, faut avâi na fam dâu diabllio po medzi dâu rat, câ por mè i'amèré mî crêva que d'ein avalâ na boûtcha. A la tînna !

— Peuh ! por quoi a fam tot est pan, et, dâu rat frecassi dâi pas ître tant croûio, cein croussé.

— Pardieu, tè faut lâi allâ, t'agottèri. Por mè ie sé bin que l'âmo mî dâi tchou et dâu lard.

— L'è bon à dere, mâ coumeint desâi l'autro, ci qu'a dâi coquè ein cassè, et ci que nein a pas s'ein passè. Tot dè mîmo, farâi bon lâi ître taupier, on farâi dâi bounè dzornâ. T'einlèvai que n'ausso pas su l'affére, lâi saré parti : du que medzan lè rat, sè saran prâu met âi derbon. T'einlèvai pire ! que ne l'ausso pas su !

— Que vâu-to, t'as manquâ ton coup.

— Et lè papâi dian-te se ci commerce vâut binsou botzi ?

— Qu'ein sâ-t-on bin pou ? Ne lâi a que Gueliaumo et son Bon-Dieu, avoué cllia canaille dè Bismarque qu'ein satzan ôquiè. Ah ! mâ, te va pî vère, Djan, les Prussiens n'ant pas écortzi la cuia. Parait que lè Parisiens sè montrant crâno, et se lâi a lo Bon-Dieu dâi Prussiens, lè Français l'an assebin lo leu, l'è cîquie dè la concheince et dè la République, et porrâi bin fotre onna racelliâie à l'autro. Et petadan Gueliaumo et son Bismarque porrant cerî lau bottè et déguierpi coumeint dâi guieusards que san.

— Porrâi bin arrevâ. Mâ lo Bon-Dieu dâi Prussiens l'a l'o canon Kroupe, que diant ; et cîquie dâi Français n'a que dâi titè d' tza et dâi canons

d'abbaï ; n'è pas avoué cllia croûio petairu que porra ôquiè. Diant que lo canon Kroupe portè asse liein que dè la Crâi-Blliantze à la tor dè Gâuza. A la tînna.

— Trinquo pas avoué tè, t'i trâu Prussien.

— Peuh ! ti lè Prussiens ne san pas ein Prusse.

— Paraît bin, du que l'ein a à Palindzo... Et bin mè, i'amèré mî mè vère écarfaillî que de mè vère Prussien.

— Oh ! ma fâi mè asse bin, et se te vâu bâire à la santé dè Trotzu et dâi Parisiens, su quie, et vaitce mon vêro.

— A la boun haura ! et Trotzu lo meretè bin qu'on bâivè à sa santé, câ se la plliodze d'avri fâ trotzi lo blliâ, Trotzu l'a fê trotzi lè canons, lè fusi et lè z'hommo. A sa santé.

— Oï, à sa santé et à la nouâtra. L. F.

**Un lot au tirage de Francfort.**

(D'après Auerbach.)

III

« Très honoré Monsieur,

» Nous avons la joie inexprimable de pouvoir vous annoncer que le tirage de clôture de ce jour, votre lot, portant le n° 17377, est sorti avec un gain de cent mille florins. Nous vous prions de nous transmettre vos ordres en nous faisant savoir si vous voulez recevoir votre lot à Francfort même sous présentation de votre titre et après déduction du pour cent d'usage ou bien si nous devons vous l'expédier en espèces sonnantes à votre domicile.

» En nous recommandant pour de nouveaux ordres, nous vous prions d'agréer, etc. »

Mon cousin l'expéditeur avait, en vérité, une habileté admirable. Il mit l'adresse, puis, à l'aide d'un crayon, il imita le timbre à s'y méprendre. Ensuite il se chargea de s'informer auprès du gendarme-facteur s'il n'y avait point de lettre pour lui, et de profiter de l'occasion pour glisser la lettre contrefaite parmi les autres à distribuer.

Le soir, nous étions assis bien tranquillement chez le menuisier, à notre partie de piquet, lorsque le facteur arriva et remit au vicaire une lettre, en lui disant : Monsieur le vicaire, voici, je me suis transporté à la cure, et, ayant appris que vous étiez ici, je viens vous l'apporter.

Le vicaire prit la lettre d'un air indifférent. « Bah ! quelque nouvel envoi de ce misérable collecteur de loterie. Je sais déjà le contenu de cette missive. Nous regrettons fort que la fortune vous ait été contraire, nous espérons mieux pour la prochaine occasion. Ci-joint un nouveau billet, etc. Suffit.

Et, sans ouvrir la lettre, il la mit dans sa poche, et dit : Poursuivons la partie ! A qui est-ce à jouer ?

Lorsque la partie fut achevée, et que l'on battit les cartes pour en commencer une nouvelle, le menuisier dit : « Monsieur le vicaire ! s'il était permis ! comme je suis aussi intéressé à la chose, je vous prierais de vouloir bien ouvrir la lettre. Qui sait ?!...

— Bah ! répondit le vicaire, j'ai pour principe de ne jamais ouvrir de lettre le soir, cela empêche de bien dormir. Poursuivons notre jeu !

Le menuisier insista pour qu'on prit connaissance de la lettre, il fut appuyé par l'expéditeur de la poste.

— Eh bien ! puisque vous le voulez, soit, dit le vicaire, en décachetant négligemment la lettre. Puis, d'une main agitée, il tint la feuille sous ses yeux.

— Attention ! il y a là quelque chose ! s'écria l'expéditeur, lisez-nous un peu cela, ou plutôt laissez-moi vous la lire.

L'expéditeur reçut la lettre, le menuisier appuya les